

**FIS DE LA HAINE: DE LA RESISTANCE
A LA RESISTANCE**
di Pierre Taminiaux

Abstract

FIS de la haine by Rachid Boudjedra, or as the East and West produce, each in their own way, fundamentalism. It must be said, to begin with, that the first victim of Islam is the same Arab people. In the '90s, one hundred and fifty thousand people were killed by the GIA in Algeria. Maybe it would not then be the media coverage, almost nonexistent, about the horrors of terrorism in Algeria, increased tenfold during the September 11 attacks? Fundamentalism can be defined as the negation of all revolutionary thought or if you prefer, as the war against education, in other words, even as the end of ideologies. Moreover, as the Holocaust, fundamentalism is based on the idea of sacrifice, the killing of innocent people, conceived as a political catharsis. The author tends to idealize Europe, its reference to culture criticizes, however, the French-speaking countries because of their imperialism. But who better than the United States with the Gulf War, fundamentalism has played the game? Full fundamentalism and capitalism are twins, the second produces the first, both leading to violence. It is therefore a collective commitment to democracy that invites us, therefore, the author.

FIS de la haine de Rachid Boudjedra, ou comment l'Orient et l'Occident produisent, chacun à leur façon, de l'intégrisme. Tout d'abord, la première victime de l'islamisme n'est pas celle qu'on croit, mais bien le peuple arabe lui-même. Dans les années 90, cent cinquante mille personnes ont été tuées en Algérie par les GIA. Tout ne serait-il donc qu'une affaire de couverture médiatique, décuplée lors des attentats du 11 septembre, quasi inexistante concernant les affres du terrorisme en Algérie? Le fondamentalisme peut se définir comme la négation de toute pensée révolutionnaire ou, si l'on préfère, comme guerre contre l'éducation, en d'autres termes encore comme la fin des idéologies. De plus, comme l'Holocauste, l'intégrisme repose sur l'idée de sacrifice, le meurtre d'innocents, conçu comme catharsis politique. L'auteur tend à idéaliser l'Europe, sa référence culturelle; il critique, pourtant, la francophonie pour son impérialisme. Mais qui mieux que les Etats-Unis, avec la guerre du Golf, ont fait le jeu de l'intégrisme? Fondamentalisme et capitalisme intégral sont jumeaux, le second

* Docente di Letteratura francese presso la Georgetown University (USA). Studia in particolare il rapporto tra letteratura moderna francese e le arti visive. Si occupa di questioni contemporanee della teoria culturale, sociale e politica in Francia.

produit le premier, tous deux conduisent à la violence. C'est à un engagement collectif pour la démocratie que nous exhorté, par conséquent, l'auteur.

FIS de la haine di Rachid Boudjedra, o come l'Oriente e l'Occidente producono, ciascuno a modo loro, il fondamentalismo. Va detto, tanto per cominciare, che la prima vittima dell'Islamismo è lo stesso popolo arabo. Negli anni '90, centocinquantamila persone sono state uccise in Algeria dal GIA. Non si tratterebbe allora forse di una copertura mediatica, quasi inesistente, sugli orrori del terrorismo in Algeria, aumentata di dieci volte durante gli attentati dell'11 settembre? Il fondamentalismo può essere definito come la negazione di ogni pensiero rivoluzionario o, se preferite, come la guerra contro l'educazione; in altre parole, ancora, come la fine delle ideologie. Inoltre, come l'Olocausto, il fondamentalismo è basato sull'idea di sacrificio, sull'uccisione di innocenti, concepita come catarsi politica. L'autore tende a idealizzare l'Europa, suo riferimento culturale; critica, tuttavia, i paesi francofoni a causa del loro imperialismo. Ma chi, meglio degli Stati Uniti con la guerra del Golfo, ha fatto il gioco del fondamentalismo? Fondamentalismo e capitalismo integrale sono gemelli, il secondo produce il primo, entrambi conducono alla violenza. È dunque un impegno collettivo alla democrazia quello cui ci invita, conseguentemente, l'autore.

L'essai de l'écrivain algérien Rachid Boudjedra, *FIS de la haine*, écrit dans les années quatre-vingt dix¹, constitue un vibrant réquisitoire contre l'intégrisme dans le cadre de la société algérienne de l'époque. J'aborderai ce texte dans une perspective plus actuelle, à la lumière d'événements récents qui ont démontré, non seulement dans le monde arabe et musulman, mais aussi en occident, la puissance d'un tel mouvement². Il est clair, à cet égard, que les attentats du onze septembre ont provoqué un changement radical dans notre regard sur l'islam, quelles que soient nos opinions politiques personnelles ou notre connaissance de ces cultures.

L'émergence de l'islamisme est en effet devenue un phénomène mondial qui déborde de tout particularisme local pour atteindre une signification universelle. Il s'agit d'affirmer une certaine tradition islamique face à la menace supposée de l'occident et de son modèle libéral, c'est-à-dire essentiellement laïque et démocratique. Cette opposition peut emprunter, on le sait, des formes violentes, même si elle peut aussi s'exprimer dans le cadre d'institutions et de structures politiques classiques. C'est cette violence qui trouble avant tout l'homme occidental, alors que

pourtant celui-ci a été habitué à la rencontrer dans sa propre histoire moderne, de l'holocauste au goulag en passant par les guerres coloniales et la purification ethnique dans l'ex-Yougoslavie. Le cas de l'Algérie dont traite le texte de Rachid Boudjedra reflète ainsi toute l'inhumanité de la violence intégriste, quand on sait que les succès électoraux du FIS (Le Front Islamiste du Salut) annoncèrent une période de véritable guerre civile dominée par les multiples opérations paramilitaires du GIA (Groupe Islamiste Armé) à travers le pays. Ces actions débouchèrent sur la mort de quelque cent cinquante mille personnes pendant les années quatre-vingt dix.

Pourtant, de telles horreurs ne suscitérent que peu de réactions en dehors de l'Algérie. Le monde intellectuel français demeura presque indifférent à cette situation tragique, et ailleurs, l'Amérique ignora ce problème, considérant que l'Afrique du nord échappait de toute façon à sa sphère d'influence³. Les membres du GIA tuèrent, au bout du compte, cinquante fois plus de personnes que les terroristes d'Al Qaida lors des attentats du onze septembre. Mais la couverture médiatique des deux événements fut, par comparaison, totalement disproportionnée. Les événements de New York et de Washington, aussi dramatiques furent-ils, bénéficièrent à cet égard d'un extraordinaire pouvoir symbolique. L'Amérique put ainsi se présenter aux yeux du monde comme la victime principale de l'idéologie islamiste radicale, alors que le peuple algérien, lui, n'eut pas droit à un tel statut de dimension planétaire.

Dans un univers comme le nôtre, la communication médiatique ne fait pas que rapporter l'événement: elle le produit et le recrée (le reconstitue) à sa guise. Les principales chaînes de télévision américaines, ainsi, eurent la possibilité de diffuser les images de l'effondrement des tours jumelles *ad nauseam*, ceci à fin d'inscrire définitivement cette identité victimaire dans les consciences non seulement du citoyen américain, mais aussi par extension du citoyen occidental. Une telle recreation systématique de l'événement ne se produisit pas dans le cas du GIA et de la société algérienne : la violence fondamentaliste, dans ce cas, demeura invisible et presque silencieuse. En d'autres termes, si le peuple algérien lui-même put recevoir les images du onze septembre et les intégrer dans sa propre vie quotidienne, le peuple américain, lui, ne capta pratiquement jamais les images de la violence islamiste venue d'Algérie. La mondialisation du phénomène fondamentaliste ne joua donc que dans un sens et pas dans l'autre.

L'essai de Rachid Boudjedra frappe le lecteur par son ton acerbe et virulent. L'auteur se livre à une condamnation sans équivoque du FIS et de son projet politique. Il montre bien que le soi-disant combat du FIS contre l'impureté ethnique du FLN et de ses dirigeants reposa lui-même sur un modèle dominé par la corruption et le clientélisme. Loin de résoudre la crise

sociale et morale de l'Algérie, le mouvement intégriste ne fit que la reproduire et au-delà, l'amplifier. Il put cependant manipuler les masses en se présentant comme une alternative populaire à l'élitisme du pouvoir en place. «A regarder le monde nous regarder, nous avons le sentiment d'une injustice grave. Une partie de la donne politique algérienne est sacrifiée au profit d'une minorité violente et véhémence, bruyante et brutale mais qui représente un danger mortel pour la démocratie elle-même» (107).

Ces mots de l'écrivain n'ont certainement pas vieilli. Ils expriment la vérité actuelle du fondamentalisme, celle d'une idéologie radicale utilisée par une minorité pour tenter de contrôler et d'assujettir la majorité du monde arabe et musulman. L'Algérie des années quatre-vingt dix, en quelque sorte, constitua un laboratoire, un champ expérimental pour un tel mouvement qui, depuis, n'a fait que s'étendre et se développer jusque dans les pays européens.

On a pu s'étonner d'une telle montée de l'islamisme dans un pays aussi moderne que l'Algérie, tant par son industrialisation poussée que par son évolution démocratique et laïque depuis l'indépendance. Mais ce contraste ou paradoxe apparent a cessé de nous surprendre depuis les attentats de Londres et de Madrid, ou encore depuis l'assassinat du cinéaste documentaire Theo Van Gogh aux Pays-Bas. L'intégrisme s'attaque précisément à tous ceux qui représentent la modernité et il frappe en plein cœur des sociétés marquées par des principes de liberté et de tolérance. Il s'affirme comme un mouvement de contradiction absolue de ces principes, au nom d'un retour à un ordre social et culturel où la religion détermine l'ensemble des relations humaines ainsi que l'identité du pouvoir politique. S'il y a bien danger de mort, pour reprendre les mots de Boudjedra, c'est précisément parce que l'islamisme opère au cœur de la démocratie occidentale, puisque cette démocratie-là pratique depuis de nombreuses années maintenant le multiculturalisme. Il n'est pas un monstre étranger ou éloigné de nous-mêmes: au contraire, il agit tout près de nous, à l'intérieur de notre propre espace social et politique.

A cet égard, l'écrivain fait remarquer que la première victime du premier crime commis par les intégristes en Algérie fut un bébé. Des militants fanatiques, en effet, mirent le feu dans l'appartement où vivait une femme divorcée avec son enfant âgé de quelques mois seulement. Cela se passa en pleine nuit, alors qu'elle dormait, dans la localité d'Ouargla, en 1989. Les islamistes accusèrent la mère d'être une prostituée. Dans l'incendie, le bébé fut brûlé vif. La mère survécut, certes, mais fut défigurée par d'atroces brûlures au troisième degré. Comme il l'écrit: «Symboliquement, un tel crime commis sur la personne d'un être innocent, d'un bébé de quelques mois en dit long sur la psychopathie du FIS, toute tournée vers le meurtre, le

lynchage et les bûchers. Entre l'incendie du Reichstag en 1933 et l'incendie de ce petit appartement de Ouargla, dans le Sud algérien en 1989, il y a plus qu'une analogie, il y a toute la barbarie du monde et sa démente» (112-113).

Le problème essentiel posé par la violence fondamentaliste, c'est qu'elle s'attaque prioritairement aux innocents. Cela, les événements du onze septembre nous l'ont encore démontré par après. La violence politique n'est pas en soi illégitime : Sartre l'avait bien compris en son temps⁴. Elle le devient si elle choisit comme cible privilégiée des êtres sans responsabilité personnelle dans le phénomène du mal. En prétendant défendre les faibles, l'intégrisme finit ainsi par les fragiliser encore plus. Le retour à une vision traditionaliste de l'Islam débouche en effet sur l'oppression et l'aliénation caractérisée des femmes et des enfants, exprimant dès lors le caractère hypocrite d'une idéologie qui consacre en réalité la loi du plus fort. Et c'est bien en cela qu'elle est d'essence fascisante, comme nous le dit Boudjedra en comparant cet incendie volontaire à celui du Reichstag. La violence politique, en ce cas, ne restitue pas le pouvoir à ceux qui n'en ont pas, comme c'est le cas dans tout véritable mouvement révolutionnaire, mais elle accentue au contraire le fossé qui sépare les puissants des autres. Dans cette perspective, le fondamentalisme est donc bien contre ou antirévolutionnaire, au-delà de sa phraséologie populiste.

Une telle idéologie constitue donc une régression politique pour tous les peuples du monde arabe et musulman. On peut parler de mystification, dans la mesure où des sentiments religieux sincères sont appropriés par certains leaders et privés ainsi de leur signification originale. Le fondamentalisme incarne la négation totale de toute perspective ou pensée révolutionnaire dans le monde arabe contemporain, alors que la grave situation socio-économique et politique que connaissent de nombreux pays arabes actuellement nécessite un changement radical né des masses, ce changement que les récents événements en Tunisie et en Égypte, en particulier, laissent espérer. Boudjedra nous montre bien que les intégristes soutiennent l'immobilisme, qu'ils ne font que reproduire un ordre déjà épuisé et inadapté aux exigences de la réalité. Cet ordre est fondé sur la peur et l'intolérance: il engendre la soumission de l'homme à un pouvoir qui le paralyse et lui ôte toute velléité de contestation. Paradoxalement, l'islamisme radical reprend à son compte le thème cent fois ressassé par la gauche de la lutte contre l'impérialisme américain, le sionisme et le néo-colonialisme occidental dans cette partie du monde. Le vide laissé par le déclin des idéologies marxistes classiques est alors comblé artificiellement par un discours religieux qui ne peut masquer son caractère profondément réactionnaire. L'ennemi principal de l'impérialisme et du néo-colonialisme, dans le monde arabe, n'est plus alors l'homme de progrès, mais au contraire

l'homme de tradition mystifié par l'héritage du prophète et de ses représentants officiels⁵.

Boudjedra insiste en particulier sur la guerre menée par les intégristes algériens contre la vie de l'esprit dans leur pays. Ce sont les intellectuels, les artistes et les journalistes qui seront les premiers visés par leur propagande et ensuite éliminés physiquement au nom de la menace supposée qu'ils incarnent pour l'Islam. La guerre menée par le fondamentalisme est donc avant tout une guerre contre la culture et l'éducation, et c'est en cela, précisément, que cette idéologie affirme sa nature totalitaire. L'éducation religieuse prônée par ce mouvement vise à maintenir le peuple dans l'ignorance, car chacun sait qu'un peuple ignorant est un peuple sans conscience critique qui se soumet plus facilement au pouvoir autoritaire. Tous les totalitarismes se ressemblent, qu'ils soient occidentaux ou non, dans la mesure où ils expriment tous la même haine du savoir, de la pensée et de la création et dans la mesure, également, où ils bénéficient tous de l'état de sous-développement culturel et intellectuel de la nation. On se souvient que les nazis, dans les années trente, organisèrent des autodafés dans le but de détruire les signes les plus évidents de la culture allemande, soit les livres des grands écrivains et des grands philosophes, de Goethe à Thomas Mann en passant par Marx et Hegel. Il s'agissait de démontrer par ces manifestations publiques que le pouvoir était plus fort que la culture, et qu'il pouvait nier celle-ci en réduisant l'éducation et le savoir à un seul livre, soit le *Mein Kampf* d'Adolf Hitler⁶. Tous les totalitarismes, donc, impliquent un assaut systématique contre les livres, contre le pluralisme intellectuel qu'ils représentent, au nom de la sacralisation d'un seul texte considéré comme souverain et porteur de la Vérité avec un grand V. Pendant la révolution culturelle, sous la Chine de Mao-Tse-Toung, de nombreux intellectuels furent ainsi humiliés publiquement, emprisonnés et exécutés, pour que subsiste finalement un seul livre, le petit livre rouge du leader suprême. Dans le cas de l'intégrisme, bien évidemment, ce texte unique n'est autre que le *Coran*, symbole de l'Islam et de la parole du prophète Mahomet, mais aussi et surtout évidence d'un processus de réduction radicale de la culture à sa seule composante religieuse.

Par rapport aux grands mouvements totalitaires qui ont marqué l'histoire du XXe siècle, le fondamentalisme affirme cependant sa spécificité, dans la mesure où il propose une critique radicale de la culture occidentale moderne. Là où le fascisme s'inscrivait encore dans un certain héritage intellectuel et politique de l'Europe, jusqu'à célébrer et même idéaliser les civilisations de l'Antiquité, des Grecs aux Romains, tant dans le nazisme que dans le fascisme italien, le fondamentalisme, en tant qu'idéologie extra-occidentale, cherche à rompre complètement et définitivement avec de tels

modèles de référence. On sait d'autre part qu'Adolf Hitler rêva de construire une véritable union des nations européennes avant la lettre, au nom de la défense précisément de cet héritage prétendument menacé par les juifs et les bolchéviques. Le fascisme, en ce sens, fut «sur-européen», ou, en d'autres termes, hyper-occidental, jusqu'à nier et rejeter tout peuple qui ne faisait pas réellement partie de cet espace culturel. Dans le même ordre d'idées, le communisme s'inspira essentiellement de l'esprit de la Révolution française : on sait à cet égard la fascination que Lénine éprouvait pour cet événement historique qui constitua la principale source d'inspiration de la Révolution russe de 1917. Le communisme, en ce sens, chercha d'abord à répéter une certaine histoire révolutionnaire de l'Europe. Mais il prolongea également une certaine histoire intellectuelle et philosophique européenne, une histoire née à la Renaissance et développée par les Lumières. Le Marxisme-Léninisme, en effet, établit sa perspective politique sur la croyance fondamentale en la souveraineté de la liberté et du progrès pour la collectivité et l'existence humaine. De telles valeurs avaient déjà été légitimées par les penseurs et les hommes de science du Quattrocento, en Italie. Le mouvement des Lumières ne fit que renforcer cette perspective en soulignant sa dimension universaliste.

Il est facile, dans ce contexte, de réduire le problème du fondamentalisme à celui du conflit des cultures. Un critique américain conservateur comme Huntington a emprunté cette voie sans hésitation⁷. Malheureusement, une telle interprétation échoue à prendre en considération les énormes failles et manquements des sociétés occidentales contemporaines, tant au niveau politique qu'au niveau économique et social. Ce sont ces mêmes failles et manquements qui nourrissent ce mouvement, comme elles avaient auparavant, dans les années vingt et trente, nourri le communisme et le fascisme. La crise financière actuelle, aux conséquences particulièrement négatives pour l'économie mondiale, rappelle dans ce contexte la Grande Dépression. On assiste ainsi aujourd'hui à un ensemble de phénomènes troublants et inquiétants, depuis l'exclusion de nombreux jeunes du marché du travail jusqu'à l'exploitation des immigrés clandestins en passant par l'écart croissant entre riches et pauvres (qui, aujourd'hui, atteint aux Etats-Unis des niveaux jamais vus depuis la grande crise des années trente) et la fragilisation d'une classe moyenne dont le pouvoir d'achat est en diminution constante. Sur le plan strictement politique, personne ne conteste la grave menace que constitue pour la démocratie la soumission des pouvoirs politiques aux intérêts économiques et financiers globaux, une situation dont l'ampleur est devenue sans précédent.

Ce sont ces faiblesses inhérentes aux démocraties occidentales qui donnent leur raison d'être à de nombreux discours et pratiques intégristes. Il

est bien évident, d'autre part, que la fameuse «fin des idéologies» liée à l'effondrement du bloc soviétique en Europe de l'Est a considérablement réduit le rôle des mouvements de contradiction et d'opposition radicale au modèle de la démocratie libérale. Pendant longtemps, en effet, le communisme et les idéologies d'extrême-gauche en général se chargèrent de proposer une alternative politique, économique et sociale au capitalisme et au libéralisme. Avec la marginalisation de plus en plus grande de telles idéologies dans un monde dominé par les échanges mercantiles globaux, un vide profond s'est creusé. Le fondamentalisme, alors, a eu beau jeu de s'engouffrer dans ce vide. Puisque la gauche authentique ne peut plus exister que sous une forme quasi-spectrale en Europe et aux Etats-Unis, elle laisse nécessairement la place à d'autres mouvements politiques qui incarnent une attitude radicale d'opposition et de protestation.

On peut dire ainsi que l'émergence incontestable du fondamentalisme dément clairement le lieu commun contemporain de «la fin des idéologies». Il démontre au contraire que les idéologies ne meurent jamais, dans la mesure où les hommes tentent toujours de combler les insuffisances de la réalité par un système d'idées préconçu. Un tel phénomène, en effet, est à la fois universel et éternel. L'idéologie contredit avant tout une vision purement pragmatique et soi-disant contractuelle du politique: elle réaffirme l'importance décisive du conflit dans la constitution de toute identité politique, alors que le modèle de la démocratie libérale actuelle étouffe en grande partie l'expression de celui-ci au nom d'un consensus dominé par des fins purement matérielles. Dans le cas du fondamentalisme islamique, bien sûr, la simple détermination pratique du politique est déjouée par la conjugaison permanente du discours religieux et du discours idéologique.

Une des caractéristiques les plus frappantes de ce mouvement est son obsession du sacrifice. L'islamisme découle de toute évidence d'une conception sacrificielle du politique. On sait à cet égard que de nombreux attentats terroristes commis par ses militants les plus acharnés contre des civils innocents ont été et sont encore perpétrés par des kamikazes. Dans le cas de l'Iraq, en particulier, on a pu assister au cours des années à un net accroissement du nombre de femmes kamikazes: celles-ci ont joué un rôle de plus en plus important dans les tactiques destructrices mises en œuvre par les différents groupes radicaux. Les événements du onze septembre démontrèrent déjà de manière flagrante cette souveraineté du sacrifice, un phénomène «impensable» pour l'homme occidental de notre époque. Dans le cas de l'Algérie et du GIA, des communautés et des villages entiers furent ainsi sacrifiés sur l'autel de l'intégrisme. La démocratie libérale, dans son éthique-même, représente l'antithèse d'une telle perspective sacrificielle.

Celle-ci est en effet liée à une fascination conjointe de la mort, de la souffrance et de la perte, alors que le pragmatisme libéral repose largement sur les notions de profit et d'utilitarisme tout en affirmant la supériorité de la vie sur la mort dans la consommation et la jouissance presque illimitée des biens matériels et dans l'idée d'une satisfaction complète et incessante des besoins individuels.

Si le sacrifice, donc, ne fait plus partie de l'horizon politique occidental contemporain (dans la mesure, en particulier, où le modèle capitaliste impose la supériorité de l'individu sur toute cause commune), il n'appartient pas moins à une certaine tradition occidentale judéo-chrétienne, qui fut dans le monde médiéval exprimée par l'ordre de la chevalerie. L'histoire des Croisades fut ainsi l'histoire d'un long et pénible sacrifice des armées du Pape dans leur lutte contre les infidèles, au nom de Dieu et de la protection du tombeau du Christ à Jérusalem. Au «Dieu le veut!» des Croisés répond ainsi aujourd'hui le «Allah le veut!» des islamistes à travers le monde. Mais c'est sans doute dans le fascisme, à l'époque moderne, que le sacrifice saisi dans son identité politique trouva son écho le plus retentissant⁸. Le projet nazi de l'Holocauste reposa bien, en effet, sur l'idée d'un sacrifice nécessaire, légitime et historiquement inévitable des populations juives d'Europe. Le terme-même d'Holocauste était issu du langage biblique et renvoyait directement à une tradition solidement établie du sacrifice en Occident. On sait que les Nazis, par ailleurs, idéalisèrent la mort jusqu'à rechercher son accomplissement esthétique dans leur projet politique, selon l'esprit d'une certaine culture germanique remontant jusqu'au Moyen-âge⁹.

Le sacrifice, en ce sens, ne constitue pas seulement un acte nihiliste. Les travaux établis de René Girard ont révélé à cet égard que ce type de violence s'intègre dans un rapport privilégié au sacré : c'est bien le pouvoir politique, ainsi, qui se trouve sacralisé à l'intérieur d'ordres culturels dominés par des formes d'autorité hautement hiérarchiques¹⁰. La violence permet alors d'expurger le mal de la société, selon le principe bien connu du bouc émissaire. Dans le cas des fondamentalistes, algériens ou autres, le mal est essentiellement représenté par la modernité occidentale et par le modèle de la démocratie libérale, considéré comme incompatible avec les valeurs traditionnelles de l'Islam.

Le recours au terrorisme et donc au meurtre de civils innocents donne alors l'illusion d'une catharsis symbolique, et par conséquent d'un rapprochement entre l'homme et le pouvoir divin. Les nazis eux-mêmes firent du juif le bouc émissaire responsable du déclin économique, social et culturel de l'Allemagne, et par extension, de toute l'Europe. Il est évident qu'une telle sacralisation du politique constitue un modèle anti-démocratique, dans la mesure où aucune démocratie authentique ne peut s'élaborer ni se

développer à partir du mythe de la violence fondatrice. Ce fut l'erreur historique de la Révolution Française, qui mena vite à la Terreur, et ensuite celle des diverses républiques socialistes nées de la Révolution russe d'Octobre 1917¹¹.

L'idéologie de la guerre sainte est d'autant plus antinomique du modèle occidental contemporain que l'Europe actuelle se détourne de plus en plus de l'image très sombre fournie par les guerres mondiales et coloniales du passé, guerres qui furent particulièrement meurtrières et dévastatrices, tant du point de vue purement matériel ou humain que du point de vue psychologique. Les populations européennes, en effet, n'ont sans doute jamais été pacifistes qu'aujourd'hui, comme en témoigne l'opposition de la très grande majorité des citoyens du vieux continent à la guerre en Iraq. Similairement, le GIA, par ses nombreuses actions militaires brutales, réintroduisit l'image de la guerre dans une société algérienne, qui, depuis l'indépendance et la fin de la guerre d'Algérie, m'avait cessé de chercher à rompre avec cette page particulièrement noire de son histoire écrite par le colonialisme français. L'homme de notre temps, qu'il soit européen ou algérien, ne peut adhérer à une vision du monde qui, fondamentalement, légitimise la guerre au nom du combat nécessaire et inévitable entre les forces du Bien et du Mal. Une telle vision lui rappelle trop les monstres du passé : la violence, dans ce modèle, fait l'objet d'un processus de fascination collective auquel il est de toute évidence radicalement étranger, tant par ses valeurs que par son mode de vie.

La dimension autodestructrice et suicidaire de la violence fondamentaliste éloigne les masses du projet politique et religieux qu'elle contient. Il est difficile d'imaginer qu'elle puisse susciter à long terme un véritable renversement de l'ordre social et culturel en Algérie, en particulier. Ainsi, le GIA n'a-t-il pu mettre fin au processus démocratique en cours depuis plusieurs décennies maintenant : son influence n'aura été que temporaire, quelles que soient les limites et les carences actuelles de cette démocratie. L'Algérie est sans doute déjà trop proche, à la fois géographiquement, politiquement et économiquement de la France que pour succomber à un modèle régressif qui replongerait le pays dans un monde depuis longtemps enfoui. En outre, la vision monolithique et artificiellement homogène de la culture imposée par les fondamentalistes contredit profondément la réalité multiethnique, pluraliste et fragmentée de l'Algérie. Qui plus est, l'influence culturelle grandissante de l'Occident provoquée par la mondialisation débouche sur une modernisation à grande échelle, avec ses effets tant positifs que négatifs : cette modernisation constitue un rempart solide face aux forces aveugles de l'islamisme.

. Dans le cas des intégristes algériens décrits par Boudjedra, l'occident constitue le miroir d'une tradition humaniste qui s'oppose à leur propre interprétation de l'Islam. C'est cet occident-là, inscrit dans l'histoire de la Renaissance et puis dans celle des Lumières, que l'auteur exalte et célèbre face à l'obscurantisme des fous de Dieu. Bien évidemment, cet occident éclairé et instruit n'est pas tout l'occident. L'écrivain est parfaitement conscient, par exemple, d'un déclin de l'héritage européen à une époque dominée par l'emprise de l'économie et des considérations de profit et de rentabilité matérielle. Pourtant, selon lui, l'Europe demeure un modèle de référence supérieur aux Etats-Unis grâce précisément à la présence continue de cette tradition humaniste. La première guerre du Golfe vient d'avoir lieu, et elle a démontré avec éclat les méfaits d'une politique étrangère américaine indifférente aux aspirations et aux désirs profonds des peuples arabes¹². La puissance militaire aveugle, aussi impressionnante soit-elle, ne peut se présenter en effet comme une solution à long terme des problèmes de ces peuples.

Cette situation particulière dévoile bien la crise d'identité de l'écrivain ou de l'intellectuel arabe, en ce cas-ci maghrébin.

Face à un islamisme rétrograde et éminemment simplificateur, il se doit alors d'épouser un modèle culturel extérieur à lui-même, un modèle proposé et développé par les anciens colonisateurs. Boudjedra évoque ainsi les grandes figures sacrées de Sartre, de Saint-John Perse et de Malraux, figures emblématiques d'un héritage venu de France et non d'Algérie. Mais la France, ce n'est pas seulement une référence culturelle, c'est aussi pour lui une référence d'ordre politique. La confusion du religieux et du politique dans l'intégrisme débouche sur le fanatisme et la perte de toute conscience historique véritable. Il s'agit alors de retourner à la leçon de la révolution française et de la République, celle de la séparation profonde entre l'état et la religion. Le fondamentalisme exprime en effet une conception du pouvoir qui est antérieure à toute réflexion sur le progrès et le devenir de la communauté. Le monde contemporain dans son ensemble, malgré les innombrables avancées technologiques et scientifiques, semble plonger dans la barbarie et le chaos, à travers les guerres, les génocides et les catastrophes naturelles. Boudjedra fait ainsi allusion à une réunion d'une centaine de Prix Nobel qui avaient conclu lors de l'événement que l'humanité en était encore au stade de la préhistoire. Le fondamentalisme, en ce sens, souligne une régression généralisée qui n'est pas seulement du domaine du politique.

A propos du constat négatif de ces prix Nobel, l'auteur écrit que :
« Cette clairvoyance implacable et rigoureuse est une belle démonstration d'honnêteté intellectuelle. Cela s'appelle la franchise nue... et va à l'encontre

de certains clichés Ramboliens et de certains conclave politiques où l'Amérique est considérée comme le sauveur définitif de l'humanité. Que de roublardise dans ces sérails de la vanité musculaire. Parce que Rambo c'est l'autre versant de l'intégrisme. Le plus atroce et le plus ketchup!» (87)

Ces affirmations sont toujours valables plus de quinze ans plus tard. L'intervention américaine en Iraq, basée sur l'unilatéralisme et le culte de la force militaire, s'est soldée par un échec. La fameuse «guerre contre la terreur», qui avait comme objectif d'affaiblir le plus possible l'idéologie fondamentaliste dans la région en diffusant les valeurs démocratiques occidentales, a abouti au contraire, au renforcement de cette idéologie, (et par voie de conséquence, du terrorisme) comme le démontre le pouvoir iranien actuel, ce pouvoir iranien qui est ironiquement le grand vainqueur de cette guerre inutile.

Il ne faut donc pas compter sur l'Amérique pour lutter efficacement contre le fondamentalisme, comme le pressentait déjà Boudjedra à l'époque. Au contraire, l'occupation militaire de l'Iraq a donné à ses leaders une nouvelle légitimité, celle d'un mouvement de résistance contre l'impérialisme et de libération des peuples arabes et musulmans. L'islamisme radical a pu ainsi s'affirmer comme un mouvement soi-disant révolutionnaire, et obtenir dès lors le soutien d'une partie de plus en plus grande des populations hostiles à cette occupation, notamment par l'intermédiaire de processus électoraux. C'est ce qui explique également en partie le récent succès populaire de mouvements politiques comme Hamas, en Palestine, ou Hezbollah, au Liban, mouvements marqués par une volonté de radicalisation de l'Islam, qui reflète simultanément un extrémisme politique dans le combat acharné contre Israël et au-delà, contre l'influence américaine dans cette région.

Le discours de Boudjedra ne manque pas d'ambiguïté, dans la mesure où son éloge de l'humanisme français et de l'héritage républicain s'accompagne d'une critique véhémement de la notion de francophonie, notion qui implique nécessairement la souveraineté de la langue française par rapport à la langue arabe que l'auteur veut défendre. Cette francophonie constitue selon ses propres mots un «néo-impérialisme», qui frappe d'interdit et condamne à mort la langue arabe. Par le moyen de la francophonie, donc, l'idéologie coloniale peut se perpétuer sans entrave. Cette langue arabe qu'il revendique, ce n'est évidemment pas celle des intégristes, soumise au contrôle des chefs religieux, mais au contraire «une langue libre, charnelle et imaginative» (28-30).

Dans le monde contemporain, la tentation intégriste n'est plus seulement l'apanage d'un groupe ou d'une culture. L'occident lui-même est coupable de cette vision monomaniaque. Comme il l'écrit:

«Ce sont les chefs d'état occidentaux qui dépècent les pays, rallument les guerres civiles partout, font régresser le monde comme jamais, consolident l'intégrisme. Tous les intégrismes. Car il n'y a pas que l'intégrisme musulman. Il y a le protestant, le catholique, le juif, le bouddhiste, l'hindouiste, etc... Ces chefs d'état qui donnent des leçons de morale, eux dont les mains ne sont pas très propres, qui font du chantage aux gros sous donnés d'une main et récupérés au centuple de l'autre» (75).

L'intégrisme occidental repose sur la toute-puissance de l'économique et du profit dans le contexte du capitalisme mondialisé.

A cet égard, les mots de Boudjedra semblent étrangement prémonitoires: ils annoncent en effet avec dix ans d'avance la politique de George W. Bush, et la justification morale de son action militaire en Iraq au nom des valeurs de liberté et de démocratie. Ceci est d'autant plus vrai que le Président Bush aura lui-même accentué l'influence de la religion dans le domaine politique en Amérique, malgré les principes constitutionnels qui définissent clairement la séparation de l'église et de l'état. Il suffit de songer à cet égard à l'influence déterminante de la droite chrétienne (la «Christian Right»), d'essence fondamentaliste, dans la réélection du Président en 2004.

En d'autres termes, l'Occident produit lui aussi l'intégrisme tout en prétendant s'y opposer. Boudjedra rappelle encore que l'intégrisme international a été financé, aidé et créé de toutes pièces par les USA à l'époque de la première guerre d'Afghanistan. Bin Laden et ses guerriers saints furent en effet soutenus intensément par la CIA au nom de la lutte contre la présence soviétique et le communisme dans ce pays. La relation privilégiée de l'Amérique et de l'Arabie Saoudite, au nom des seuls intérêts pétroliers, souligne bien elle aussi cette complicité directe ou indirecte de l'Occident avec l'idéologie islamiste radicale, en dépit des déclarations officielles qui prétendent mettre en avant le rôle essentiel de l'Amérique dans la lutte contre «l'islamo-fascisme». Et c'est cela qui doit continuer à nos troubler aujourd'hui: la nouvelle guerre mondiale contre le terrorisme ne peut réellement s'accomplir et aboutir dans ses objectifs, puisque sa dimension politique demeure presque toujours subordonnée à des enjeux financiers colossaux qui empêchent son développement.

A propos des attentats du onze septembre, le philosophe Alain Badiou avait évoqué «la conjonction de deux nihilismes», soit le nihilisme des terroristes d'Al Qaida et celui du gouvernement Bush¹³. La loi du capitalisme intégral rejoint en ce sens la loi de la religion intégrale: toutes deux mènent à la guerre, à la violence et au chaos, car toutes deux s'accomplissent au mépris des hommes et de leurs besoins profonds de justice, de paix et de liberté. De son côté, Boudjedra affirme dans la même veine que la

responsabilité de tous les Algériens est engagée dans la montée de l'intégrisme dans ce pays.

«Cela pour dire que le FIS est la création collective de nous tous. Que nous sommes tous responsables de ce monstre. Non seulement nous l'avons enfanté mais nous l'avons nourri avec notre laisser-aller, avons exagéré sa force et son impact sur et dans la société» (49).

Dans ce contexte, la tentation est grande de condamner une bonne fois pour toutes les rapports de la religion et du politique, au nom de la laïcité républicaine et socialiste, une tentation qui apparaît dans les mots de Boudjedra. Pourtant, ces rapports ne sont pas toujours négatifs ou destructeurs, surtout si l'on considère les peuples du tiers-monde et leur lutte perpétuelle pour leur émancipation. Il suffit de songer ici à l'action non-violente d'un Gandhi contre le colonialisme britannique, ou encore à celle, plus contemporaine, des moines tibétains contre la dictature communiste chinoise. Plus près de nous, le projet politique d'un leader religieux comme Martin Luther King, dans l'Amérique des années soixante, joua un rôle essentiel dans l'affirmation des droits civils de la communauté noire. Ce qu'il faut rejeter, par contre, c'est une fausse interprétation et manipulation de la religion (de l'Islam, en particulier) à des fins politiques, qui engendre la violence et maintient les peuples dans un état de sous-développement constant. Il faut bien avouer, dans ce contexte, que les pouvoirs laïcs, dans le monde arabe, n'ont pas nécessairement ouvert des perspectives plus démocratiques que les pouvoirs religieux radicaux. Après tout, la principale idéologie politique laïque du monde arabe de ces dernières décennies, soit l'idéologie du Parti Baath, déboucha sur deux des pires dictatures que ce monde ait jamais connues, c'est-à-dire le régime d'Hafez-el-Assad, en Syrie, et celui de Saddam Hussein, en Iraq. La laïcité ne rime donc pas naturellement avec la démocratie et il serait erroné d'en faire une autre religion, comme certains, en France, le font trop souvent.

En conclusion, je me permettrai d'ajouter que *FIS de la haine* demeure un texte profondément actuel et qu'il résonne au plus profond de nous-mêmes. L'auteur nous demande en effet de refuser l'indifférence et exige un engagement individuel et collectif pour la démocratie, au-delà du pouvoir des états et des gouvernements, cet engagement pour la liberté que les masses, aujourd'hui, en Tunisie, en Egypte, en Libye et en Syrie incarnent avec force et détermination. Comme il l'écrit:

«Un courant démocratique qui se bat pour une démocratie véritable propre et authentique, pour un multipartisme sans équivoque et sans arrière-pensée, pour une revendication claire et assumée de l'alternance au pouvoir, pour un respect des multiples langues et cultures qui sont le patrimoine essentiel de tout le peuple algérien, pour une tolérance totale et absolue, pour le respect

de la dignité tant morale que physique de la personne humaine, pour une égalité de fait entre les femmes et les hommes, pour une ouverture sur l'universel et sur le monde, sans aucun préjugé d'aucune sorte, pour un projet de société humaniste et universel» (134).

On ne peut que souscrire à cette demande, tout en sachant que ce combat exige des efforts incessants, et qu'il concerne l'humanité entière, quelles que soient les réalités culturelles spécifiques des pays arabes ou occidentaux, à l'intérieur d'un monde où le politique est devenu lui-même une réalité globale.

1 R. BOUDJEDRA, *FIS de la haine*, Denoël, Paris 1994.

2 En plein mois d'août 2008, de nouveaux attentats terroristes meurtriers se produisirent dans le nord de l'Algérie. Des cellules associées à Al Qaida auraient été responsables de ceux-ci. On voit donc que la violence fondamentaliste demeure un problème d'actualité pour la société algérienne.

3 Les succès électoraux du FIS et la montée de la violence intégriste en Algérie se produisirent presque en même temps que la guerre dans l'ex-Yougoslavie. Il est clair que celle-ci capta beaucoup plus l'attention des intellectuels engagés ainsi que des médias en France, bien que l'ex-Yougoslavie n'appartienne pas de toute évidence au monde francophone.

⁴ Il suffit de songer ici au commentaire critique par Sartre de la pensée de Georges Sorel, qui exprima dans ses écrits, et en particulier dans ses *Réflexions sur la violence*, Paris, M. et Cie, 1972, la nécessité du recours à la violence pour le mouvement ouvrier et syndical dans les démocraties modernes. Pensons encore à son introduction au célèbre essai de Franz Fanon, *Les Damnés de la Terre*, Paris, François Maspéro, 1961, dans laquelle Sartre apporta son soutien à la lutte armée des peuples du tiers-monde pour leur indépendance.

⁵ Dans le passé, en effet, la lutte contre l'impérialisme occidental et américain dans le monde arabe fut l'apanage des mouvements de gauche inspirés par le socialisme et le marxisme. Qu'on songe au nassérisme, en Égypte, au FLN en Algérie, ou encore à l'origine du mouvement de résistance palestinien à Israël. Pour l'intellectuel de gauche français de notre temps, l'ennemi de mon ennemi n'est donc plus aujourd'hui mon ami.

⁶ Cette analogie entre nazisme et fondamentalisme a été développée récemment par l'écrivain Boulem Sansal dans son roman *Le Village de l'Allemand*, Paris, Gallimard, 2007, qui raconte l'histoire d'un ancien nazi reconverti en Algérie dans l'idéologie intégriste.

⁷ Voir à ce sujet son ouvrage *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York: Simon and Schuster, 1996.

⁸ Pour une expression de la philosophie sacrificielle du fascisme et ses rapports à la culture chevaleresque du moyen-âge, voir en particulier le roman de l'écrivain collaborateur Pierre Drieu la Rochelle, *Gilles*, Paris, Gallimard, 1939, dans lequel le héros affirme à plusieurs reprises sa nostalgie de l'ordre médiéval et la nécessité de son sacrifice personnel dans la lutte pour une nouvelle Europe fasciste.

⁹ La pensée moderne du sacrifice en France, à la fois politique et anthropologique, fut élaborée à l'origine par des auteurs tels que Georges Bataille et Roger Caillois, dans le cadre des multiples réflexions du Collège de Sociologie sur la question du sacré. Ce n'est pas un hasard, à cet égard, si elle se développa historiquement dans le contexte de la société française des années trente, caractérisée par la montée des idéologies fascistes. Je renvoie ici en particulier aux ouvrages de Bataille, *La Part Maudite, précédé de la Notion de dépense*, Paris, Minuit, 1967, et de Caillois, *L'Homme et le sacré*, Paris, Gallimard, 1963.

¹⁰ Je veux me référer ici principalement à son ouvrage le plus important, *La Violence et le Sacré*, Paris, Grasset, 1972.

¹¹ On peut considérer que ce mythe hante également la fondation de la démocratie américaine, dans la mesure où celle-ci reposa historiquement sur le génocide des populations indiennes d'Amérique du nord.

¹² Pour un commentaire critique sur l'attitude des intellectuels français engagés face à la première guerre du Golfe, je renvoie à mon article "La Guerre du Golfe ou l'Histoire d'un Monde sans Témoin", in *Peuples Méditerranéens*, numéro spécial Stratégies, 2, Décembre 1993, 3-23.

¹³ Je renvoie ici à l'article d'Alain Badiou intitulé «Considérations philosophiques sur quelques faits récents», publié dans le numéro spécial de la revue *Lignes*, Paris, Editions Léo Scheer, 2002, p. 28.